ses chères Alpes, à son foyer, puis dans la rue, quand les cris du dehors l'ont forcé de sortir. Je voudrais surtout faire savoir au lecteur que le chantre si nouveau de la *Mort du chêne* a chanté aussi, mais avec de vrais larmes et de vrais sanglots, la mort de sa mère.

II

Dieu me garde de laisser parler la politique sur cette chère tombe où je ne voudrais attirer que des hommages et des prières ! Il me sera permis seulement de dire, à propos de la révocation de Laprade, en 1861, que la colère maladroite d'un ministre parvint à faire un événement grave d'un incident de polémique littéraire entre deux écrivains. M. Sainte-Beuve, qui était en train d'évoluer alors autour d'un siège promis au Sénat de l'empire, venait de publier dans le *Moniteur* un article intitulé : *la Littérature d'Etat*. L'illustre critique auquel nos démocrates pardonnent tout, non pour son talent, mais à cause de sa haine contre l'Eglise, dénonçait, par insinuation, ceux qu'il appelait "les mécontents des anciens partis," et se tournant vers les jeunes gens, les conviait aux félicités et aux largesses d'un nouveau siècle d'Auguste. Victor de Laprade n'eut qu'à prendre la thèse du maître et à la montrer sous le verre grossissant de la caricature. Que ce fut là de la littérature d'opposition à l'encontre d'un essai de littérature officielle, rien de plus certain. Mais il aurait fallu comprendre que Laprade était dans le cas de défense légitime et que le gouvernement n'avait qu'à laisser la querelle se vider entre les deux combattants. Au lieu de cela, sans la moindre enquête préalable, sans que l'auteur des *Muses d'Etat* eût été mis à même de fournir la moindre explication, un décret vint déclarer M. de Laprade déchu de sa chaire de professeur à la Faculté de Lyon. En même temps, comme si ce n'était pas assez de l'acte en lui-même, qui menaçait tous les maîtres du haut enseignement, le ministre rappelait brutalement le